

RENCONTRES

MERCREDI 4 DÉCEMBRE

Libé

Marseille l'âge de classes

A l'occasion des 4^{es} Rencontres de l'éducation populaire qui se tiennent de jeudi à samedi, retour sur quelques initiatives citoyennes.



Devenir acteur

Et si, en chemin, l'éducation populaire avait un peu perdu de vue ses fondamentaux ? Pour leur 4^e édition, les Rencontres de l'éducation populaire portées par la ville de Marseille (et dont Libération est partenaire) replacent, en tout cas, «le temps libre et l'émancipation» – qu'elle soit individuelle ou collective – au centre des débats pour «faire ensemble, mieux, différemment». «La question de l'émancipation a été plus ou moins invisibilisée alors que, dès l'origine, au XIX^e siècle, il y a une dimension très politique parmi les différents courants d'éducation populaire», relate Yohan Dubigeon, maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université Jean-Monnet de Saint-Etienne (Loire). Pourtant, depuis le début des années 2000, les choses bougent. Avec d'autres chercheurs, il analyse des mouvements tels que les gilets jaunes ou #MeToo comme un «vecteur d'éducation politique et citoyenne». Le temps libre n'est pas seulement celui, essentiel, des loisirs, de la culture, des vacances ou du sport, il est également celui de la «conscientisation» des rapports sociaux. Mathieu Depoil, docteur et directeur de la Maison Phare, à Dijon (Côte-d'Or), fait par ailleurs le distinguo entre le temps «libre» et le temps «libéré», que l'on choisit d'utiliser librement pour soi, en étant acteur et pas simple usager. «C'est sur ce temps libéré que l'on s'émancipe», affirme-t-il.

Education populaire En bonne compagnie

Avec ses ateliers de création, le théâtre marseillais La Cité accompagne amateurs venus des quartiers et professionnels au fil de projets fondés sur les envies et les vécus de chacun. Répétition avec les jeunes danseurs.

Par **CAROLINE DELABROY**
Photos **PATRICK GHERDOUSSI, DIVERGENCE**

Casque de musique sur les oreilles, silhouette élançée, Isaac pousse la porte du théâtre La Cité. Le lieu, à deux pas de la place Castellane, à Marseille, lui semble déjà un peu comme «la maison». Il prend place autour de la grande table du hall. Aux murs, les photos d'anciens spectacles présentés dans cet établissement qui s'inscrit dans un temps long de création. «Ici, je suis entouré de personnes souriantes, je rigole, même si je suis là pour un objectif, danser.» C'est la première fois qu'il pratique la danse en «structures», lui qui dit pourtant l'avoir «dans le sang». «En Afrique, quand tu danses, on te dit que tu ne vas rien faire de ta vie, que tu ne vas pas réussir.»

MAIN DANS LA MAIN

Arrivé il y a deux ans à Marseille, «après avoir traversé le désert et la mer», Isaac est suivi par l'association Ramina, qui accompagne les mineurs isolés en exil. C'est ainsi qu'il a entendu parler de la création partagée d'un spectacle de danse pour la Biennale des écritures du réel de 2026, au cœur du projet artistique de La Cité. Un travail mené main dans la main entre danseurs profession-

nels et jeunes de 13 à 25 ans issus des différents quartiers de Marseille. La troupe se réunit pour des ateliers un week-end par mois et une semaine durant les vacances scolaires. Soit 150 heures de pratique entièrement gratuite pour les jeunes, au sein de l'établissement, en centre-ville, mais aussi dans d'autres lieux. «La richesse de ce que l'on va traverser ensemble dépend de la mixité culturelle et sociale du groupe», énonce Magda Bacha, directrice déléguée de La Cité. Les périodes de début sont très importantes. On démarre fort. On ne va pas faire que danser, on va beaucoup parler.»

«C'était grave inspirant», sourit Isaac à l'évocation de sa première rencontre avec les membres de la compagnie Dans6T avec laquelle se fait la création du spectacle. «Je suis un jeune qui réfléchit beaucoup, je cogite à tous», dit-il encore, alors parler du «sens de l'existence», cela l'a interpellé et «grave fait du bien». Il a été question d'histoire, d'identité, de religion ou plutôt, de laïcité. Bouziane Bouteldja, le directeur de la compagnie habituellement basée à Tarbes (Hautes-Pyrénées), a aussi raconté son parcours. «Je suis un enfant de l'éducation populaire, j'ai

grandi dans les quartiers, je ne serais pas artiste sans cela», assure le chorégraphe, qui a découvert la danse hip-hop avec le breakdance avant de s'ouvrir et de se former à la danse contemporaine. Mais hors de question d'asséner un savoir descendant. «On part toujours de leurs envies, de leurs musiques, de leurs vécus aussi, pour écrire le spectacle, poursuit-il. L'idée, c'est de leur faire kiffer la danse comme quelque chose de plus large que simplement mettre de la musique et bouger. C'est la compréhension du corps en mouvement, de la gestuelle. Je leur dis souvent que le délit de faciès est avant tout un délit de corps.» Magda Bacha observe aussi comment la danse «peut servir concrètement dans leur vie»: «C'est apprendre à se défaire du regard de l'autre, à mieux se connaître, à se situer dans un rapport social.» «Le plus beau, c'est vraiment de les voir prendre possession de leur corps et de la scène», continue Alison Benezech, assistante chorégraphe de la compagnie Dans6T, qui mène les ateliers pour la création partagée. Ils la compagnie habituellement basée à Tarbes (Hautes-Pyrénées), a aussi raconté son parcours. «Je suis un enfant de l'éducation populaire, j'ai

croire, d'avoir confiance, d'y aller à fond.» Mi-novembre, un passage de relais a eu lieu entre les anciens et les nouveaux de la troupe lors d'un week-end de répétitions au centre social Del Rio, à la Viste, dans les quartiers Nord. L'occasion pour les jeunes qui arrivent d'apprendre une partie du précédent spectacle, intitulé *Echo de nos pas*, pour une prochaine présentation.

TROUPE

«On a dansé, bien mangé, parlé entre nous», résume Isaac, qui a déjà créé des liens avec d'autres jeunes de la troupe ainsi qu'avec l'équipe du théâtre. Il parle du mafé qu'il pourra leur cuisiner un jour. Les repas partagés sont aussi des moments forts. «La seule porte que je peux ouvrir facilement, c'est la danse», confie-t-il encore, avant d'ajouter: «Quand je danse, c'est comme avec le basket, j'oublie mon existence. C'est le seul moment où je suis heureux.» Alors il danse dès qu'il a un moment – il prépare en alternance un CAP en électricité et vise le bac pro l'an prochain –, dans sa chambre ou dans la rue, avec, dans son casque, de l'afro ou du hip-hop, et «qu'importe si les gens trouvent cela étrange». ◀



Les jeunes danseurs de l'atelier de création partagée en répétition au centre social Del Rio, dans les quartiers Nord de Marseille, le 15 novembre.

«Avec toutes ces dames, je trouve une deuxième famille.»

Souad, participante de l'atelier cuisine

pouvoir passer les bonnes commandes.» Avant cela, elle leur propose de réaliser un autre plat: les cookies à la pâte de sésame obtiennent tous les suffrages. «L'idée, c'est également d'apprendre à cuisiner plus équilibré», confie la cheffe.

«Dada». «Ça existe du même noir?» Chacune à son poste, la discussion va bon train. Souad, 36 ans, découpe le chocolat en gardant un œil sur sa montre. Elle doit partir à 16 heures pour aller chercher les plus petits à l'école. «Avant, j'étais seule avec les enfants et mon mari. Avec toutes ces dames, je trouve une deuxième famille. J'aime partager une expérience.» D'autant qu'elle «adore cuisiner»: «Mais jusqu'à mes 25 ans, ma mère ne m'a rien autorisé à toucher, c'étaient les études d'abord.» En parallèle, c'est l'épluchage et la découpe des pommes de terre, qui vont revenir dans l'huile avant d'être incorporées aux œufs battus. Tout sourire, Hakima, 54 ans, va et vient, sans vraiment mettre la main à la pâte. «Je cuisine par obligation, ce n'est pas mon dada.» Travaillant dans l'immobilier, elle s'est pourtant «libérée» l'après-midi pour venir «à ce petit temps convivial»: «C'est une bouffée d'oxygène, différente du quotidien. Cela permet de créer du lien à l'extérieur.»

Il est temps de goûter. Marina arrive avec le tajine et les cookies cuits. Commentaire général pour ces derniers: «Il y a peut-être un peu trop de farine.» Les unes et les autres se rassioient pour un dernier moment d'échange sur les futurs ateliers de cuisine – à la demande des habitantes, le centre pense en proposer régulièrement après le banquet. Pas besoin de plus de mots: Mona dessine des cœurs sur une feuille, elle «aime être avec le groupe». «Je ne suis pas trop cuisinière mais ça me plaît, comme me plaît l'émission Top Chef. Peut-être que lorsque j'aurai le temps, ce sera un plaisir», abonde Douja, 41 ans. L'idée d'un défi à la Top Chef est d'ailleurs actée pour un prochain atelier: il faudra imaginer une recette à partir d'ingrédients qu'amènera Marina Jost...

C. Dy

Les menus plaisirs des Grandes Tables

Banquet A la carte des ateliers cuisine du restaurant de la Friche la Belle de Mai: un peu de préparation et beaucoup d'échanges.

Le saladier rempli de petits papiers est posé sur la table. Nacera pioche: «La première recette que j'ai apprise?» lit-elle dans le brouhaha des Grandes Tables, le restaurant de la Friche la Belle de Mai, qui achève son service du déjeuner. Un temps de pause, «Je ne me rappelle plus!» Puis une anecdote lui revient. Nacera rit encore de ce jour où elle a amené à sa fille de la «tamina», un dessert algérien préparé traditionnellement après une naissance. «C'est de

la semoule avec du miel et du beurre, mais j'ai ajouté dans un livre et j'ai ajouté de la fleur d'oranger... beaucoup trop, elle n'a pas du tout aimé!» explique-t-elle. «Je vais parler de mes origines espagnoles», enchaîne Mona, la doyenne du groupe, avec la «khalouta», une «recette qui mérite d'être plus connue ici». «Mais c'est un mot arabe!» rigolent ses compères, venues elles aussi avec le centre social du quartier pour un atelier cuisine, tandis que Mona égraine les ingrédients de sa ratatouille.

Tajine. Pour l'heure, c'est un autre plat que leur propose de réaliser Marina Jost, cuisinière itinérante. Le mois dernier, elles ont convenu de préparer un tajine tunisien végétarien pour le banquet citoyen organisé dans le cadre des Rencontres de

l'éducation populaire. Le reste du menu est composé par d'autres centres sociaux lors d'ateliers similaires.

Pommes de terre, oignons, herbes, œufs, épices... Marina est venue avec tous les ingrédients, des tabliers et les

ustensiles nécessaires. «On va cuisiner pour 300 personnes, l'œil ne suffit pas. On va donc écrire la recette pour



Douja et Nacera avec la cheffe itinérante Marina Jost, le 22 novembre.



Un atelier «Savoir rouler à vélo» pour les scolaires, à Marseille. PHOTO WILLIAM CANNARELLA

Au Vélo Club La Pomme, coups de pédale pour nouveau cycle

Objectif L'association soutient des initiatives à destination des femmes victimes de violences et des jeunes des quartiers pour leur permettre de se (re)construire. Dont l'apprentissage du vélo, source d'autonomie.

Après Marseille, c'est à La Ciotat, et bientôt à Istres, qu'ont rendez-vous des femmes victimes de violences conjugales ou sexuelles, six séances durant six semaines, une par semaine, pour pratiquer le VTT. C'est l'un des quatre sports qu'elles vont découvrir à travers le «Quadrathlon des femmes», un projet mené par Solidarité Femmes 13 en partenariat avec l'UCPA pour «se reconstruire et se remobiliser par le sport». Depuis 2021, une centaine de femmes y ont déjà participé.

CONFIANCE EN SOI

«Elles décident le sport qu'elles veulent faire, on prône beaucoup l'horizontalité», poursuit Margaux Barou, chargée de mission à Solidarité Femmes 13, pour qui ces séances régulières «brisent l'isolement, créent un rendez-vous, une routine». Sans compter «tous les bienfaits du sport sur le physique et le psychique»: se réapproprié son corps,

prendre confiance en soi, se dépasser, mais aussi favoriser l'écoute de soi et des autres. Et dans le panel des sports proposés, le vélo offre une dimension supplémentaire. «Il permet de travailler sur l'autonomie et l'émancipation», explique-t-elle encore. Pour les femmes qui n'ont pas de permis de conduire ou de voiture, c'est aussi un moyen de se déplacer librement et à moindre coût.» A Marseille, la recyclerie sportive, par exemple, aide à s'équiper à petits prix.

C'est aussi un conseil que soutient Yaël Mayenc, éducateur et encadrant sportif au sein du Vélo Club La Pomme Marseille, qui mène le volet VTT du quadrathlon. «On travaille d'abord la technique: savoir se servir des freins correctement, comment tourner, passer un trottoir, gagner en agilité sur le vélo pour se

«On travaille d'abord la technique: savoir se servir des freins correctement, comment tourner, passer un trottoir, gagner en agilité sur le vélo...»

Yaël Mayenc encadrant sportif au Vélo Club La Pomme

l'approprier et en prendre les rênes, détaille-t-il. L'objectif est de s'émanciper, vaincre la peur, découvrir.» Au groupe, ensuite, de choisir le parcours et de mener la balade, l'encadrant roulant derrière et non pas devant le cortège. «La dernière fois, à La Ciotat, elles ont découvert des coins qu'elles n'avaient jamais faits.» L'idée est aussi d'aller plus loin: une balade de Saint-Cyr-sur-Mer au Port d'Alon, dans le Var voisin, est au programme d'une des séances.

«NOUVEAUX HORIZONS»

Car Yaël Mayenc le constate aussi dans les sorties qu'il organise avec les jeunes des centres sociaux durant les vacances scolaires: «Le vélo ouvre de nouveaux horizons. On propose des balades en VTT dans des parcs de la ville, à Pastré, Borély, dans les collines parfois également. Souvent, les gamins découvrent tous ces lieux, car beaucoup ne restent que dans leur quartier.» Beaucoup, aussi, ne savent pas du tout en faire, observe encore l'éducateur lorsqu'il intervient dans les écoles dans le cadre du programme «Savoir rouler à vélo» déployé dans la cité phocéenne. L'objectif est d'apprendre aux 6-11 ans à tenir sur deux roues et à circuler en autonomie, «ce qui n'est pas rien à Marseille», reconnaît Yaël Mayenc, lui-même cycliste en ville. «Il y a un gros potentiel d'actions dans les écoles, mais, au niveau des intervenants, nous sommes trop peu», regrette-t-il.

CAROLINE DELABROY

«Partir en colo, c'est grandir aussi par la découverte»

Vacances Pour le dirigeant associatif Yannick Gallien, les séjours en collectivité peuvent apporter aux jeunes l'une des clés de leur émancipation.

Les colonies de vacances chez les 5-19 ans retrouvent leur public. L'an dernier, ils ont été 1,3 million à partir, même si la fréquentation ne retrouve pas encore les chiffres d'avant Covid. Yannick Gallien, président du Mouvement associatif Sud Paca et de l'Union régionale des associations de tourisme, dit toute leur importance dans l'émancipation des jeunes.

Quel lien faites-vous entre temps libre et émancipation des jeunes?

Le temps libre, c'est l'accès à des activités, notamment culturelles, et la rencontre avec d'autres. Et c'est quelque chose d'émancipateur. A l'école, l'enfant est également dans une démarche de rencontre avec les autres élèves, mais on est quand même face à l'enseignant, et on a une écoute plus qu'une disponibilité. Le temps libre, quelle que soit l'activité, favorise ce fameux «vivre ensemble», dont il faut redéfinir les conditions. Je préfère la notion de «faire ensemble» parce que, sans cela, il n'y a pas la rencontre.

Est-ce là, pour vous, le sens des colonies de vacances?

Premièrement, l'enfant est alors

en dehors du cercle familial, il découvre un autre mode de vie, qui l'amène à se socialiser différemment de l'école, à être en capacité d'affirmer qui il est et d'oser l'exprimer. C'est aussi possible sur le temps libre en semaine, dans les centres sociaux ou les centres aérés, mais la rupture-coupure ne sera pas la même. L'évolution pendant le séjour émancipe et rend différent. C'est le «faire ensemble» qui va rapprocher en permettant de se connaître et de vivre quelque chose les uns avec les autres. Une colonie dans laquelle les gamins construisent des cabanes, font un jeu de piste ou une rando est bien plus génératrice d'émancipation



INTERVIEW

qu'un séjour pour lequel on va vendre la prestation à la mode. **Vous voulez dire que ce secteur n'échappe pas à des logiques marketing?**

Aujourd'hui, souvent, les organisateurs sont piégés. Les collectivités qui aident aux départs peuvent être tentées de satisfaire les demandes des parents, qui sont aussi électeurs. Pourtant, il est facile, pour des questions environnementales, de refuser des activités de consommation. Partir en colonie, c'est grandir aussi par la découverte d'autres activités, d'autres paysages, d'autres cultures, à condition qu'elles se mettent en scène. C'est le rôle de l'animateur de construire ces vacances comme un scénario. Même si les séjours, du fait de leur coût, sont de plus en plus courts.

Recueilli par **C.Dy**

LES RENCONTRES MARSEILLAISES



Ateliers, débats, spectacles participatifs, rendez-vous gourmands... Depuis 2020, la ville de Marseille organise les Rencontres de l'éducation populaire. Une manifestation (dont Libération est partenaire) construite avec les acteurs associatifs du territoire, qui permet à ces derniers de se retrouver pour échanger pratiques et initiatives.

L'éducation populaire, par son approche transversale, entend valoriser les savoir-faire de tous pour nourrir les capacités à agir au sein d'un collectif. Programme de l'événement des 5, 6 et 7 décembre ci-contre.